

PELERINAGE A JERUSALEM

— OU —

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE JEUNE FILLE.

On se mit en route ; le sacristain marchait en tête, portant le sac de voyage que Stella, en fille prévoyante, avait rempli de provisions ; puis venaient le vénérable prêtre appuyé sur les bras de ses deux enfants. Il avait tenu à faire un pas de conduite à la jeune voyageuse dont il n'approuvait pas le projet, le trouvant fort téméraire. Mais il admirait sa piété naïve, son courage indomptable, sa grande foi, et il ne pouvait s'empêcher de l'aimer et de la bénir.

Au moment de se quitter, les deux amies s'embrassèrent tendrement. Stella pleurait à chaudes larmes ; Brigitte, un peu pâle, fut plus forte qu'elle. " Ses voix " l'encourageaient, son grand cœur la soutenait, et, montrant le ciel à celle qu'elle ne devait plus revoir ici-bas, elle lui dit d'une voix inspirée :

— Nous-nous retrouverons là-haut. Adieu ! Emu lui-même plus qu'il ne voulait l'avouer, le vieux prêtre posa sa main tremblante sur la tête de la pèlerine et appela sur elle la bénédiction du ciel.

Brigitte prit son paquet et, appuyée sur son grand bâton de voyage, elle partit bravement, se recommandant à Dieu, ne songeant ni à la longueur du chemin à parcourir ni aux épreuves qui l'attendaient.

— Pauvre enfant ! dit le bon vieillard, je crois qu'elle est bien imprudente et que son projet est très-téméraire. Mais elle est énergique, courageuse, prudente et vertueuse et je n'oserais trop la critiquer. Que Dieu la protège, que son ange gardien la conduise et la ramène dans sa patrie où l'attendent sa mère et son frère ! Prieons beaucoup pour elle et pour ceux qui attendent son retour.

Brigitte disparut enfin au détour du chemin après s'être retournée une dernière fois pour saluer ses amis si généreux et si hospitaliers. Et de nouveau elle se trouva seule, loin de sa patrie, plus loin encore du terme de son long voyage.

Ou plutôt, non, elle n'était pas seule. Comme autrefois le jeune Tobie, elle était persuadée qu'un envoyé du ciel l'accompagnait, la guidait et veillait sur elle. Et dans son grand cœur vivait ce sentiment qui nous rend forts, la sainte confiance en Dieu.

VIII

NOUVELLES EPREUVES

La jeune voyageuse atteignit bientôt la belle ville de Milan.

C'était un dimanche matin. Les nombreux passants, les voitures innombrables et toutes au plus luxueuses, les vastes places publi-

ques, les rues larges et bien entretenues, les beaux magasins et les superbes monuments publics, tout enfin était pour elle un objet de surprise et d'admiration. Mais ce fut surtout à la vue de la cathédrale, ce chef-d'œuvre d'architecture chrétienne, que son enthousiasme ne connut plus de bornes. Ces tours sveltes et élancées aux ciselures fines et délicates, vraies dentelles de pierre, ces innombrables vitreaux qui resplendissaient sous les douces caresses du chaud soleil d'Italie, ces centaines de statues, œuvres d'artistes qui ont illustré leur patrie et laissé un nom immortel, lui paraissaient trop beaux pour avoir été créés par la main des hommes. Des anges seuls, pensait-elle, avaient pu produire tant de merveilles.

Toute joyeuse de pouvoir assister à la sainte messe dans une si belle église, elle suivit la foule des fidèles. Lorsqu'elle se trouva sous la nef qui lui parut haute comme les montagnes de sa patrie et qu'elle vit les boiserie artistiques, les tableaux de maîtres et les riches couleurs des vitreaux, elle put à peine retenir un cri d'admiration et, tombant à deux genoux, elle ferma les yeux afin de pouvoir se recueillir et prier Dieu sans trop de distraction.

Justement un prêtre, un évêque peut-être pensa-t-elle, gravissait les degrés de l'autel, environné de lévites, pendant que là haut, derrière l'orgue, de nombreux musiciens jouaient une ouverture brillante et faisaient pleuvoir sur les fidèles recueillis des flots d'harmonie.

La messe commença.

Ravie, se demandant si cette belle maison de la prière n'était pas le vestibule du ciel, écoutant, dans une sorte d'extase, la musique et le chant, la pauvre petite pèlerine pria avec ferveur. Peu à peu son esprit se détacha des choses créées et s'éleva jusqu'au trône du Père céleste où arrivent si facilement les supplications de ceux qui sont simples et purs.

Déjà la plupart des fidèles avaient quitté l'église et Brigitte était encore là, offrant son cœur à Dieu, invoquant les saints, priant comme on sait prier quand on a la foi et qu'on reconnaît sa faiblesse en présence de Celui qui tient en mains nos destinées.

Elle fut, comme elle le dit plus tard, rapelée sur la terre par une main qui se posa sur son épaule. Elle se retourna et fut bien étonnée en voyant la brillante société qui lui avait fait un si brillant accueil dans l'hôtellerie du grand chemin. Toujours bonne et reconnaissante, elle eût répondu très volontiers nombreuses questions que lui

posèrent les beaux messieurs et les belles dames mais le respect du saint lieu la retint. Elle se contenta de serrer les mains qui se tendirent vers elle et elle suivit timidement la brillante société qui, conduite par un employé, visita en détail les nombreuses chapelles, la sacristie et les autres places où elle put admirer des richesses artistiques sans nombre. Il y avait là surtout un tableau représentant la descente de la croix qui captiva son attention et lui arracha des larmes.

Une fois sortie et se voyant de nouveau entourée par les voyageurs étrangers, elle raconta tout ce qui lui était arrivé depuis le jour où elle l'avait rencontrés. On l'admira, on lui fit les offres de service les plus généreuses. Mais elle déclara, qu'elle n'avait besoin de rien, qu'un peu de pain et un verre d'eau lui suffisaient et qu'elle trouverait bien un asile pour la nuit.

— Vous viendrez avec nous, lui dit le jeune Français qui avait été si charitable pour elle à l'hôtellerie ; un bon dîner et quelques heures de repos vous feront le plus grand bien.

Et, lui faisant une douce violence, il lui enleva son sac de voyage et son grand bâton. Les autres touristes se joignirent à leur ami et, craignant de faire de la peine à des personnes si charitables, Brigitte finit par céder. Mais elle voulut porter elle-même son mince bagage et se montra très gênée en voyant les passants s'arrêter tout étonnés de voir cette pauvre fille si mal vêtue au milieu de tant de gens riches.

Son trouble fut plus grand encore lorsque les employés de l'hôtel la reçurent avec les mêmes regards que si elle eût possédé une fortune. Une accorte soubrette la conduisit à une belle chambre à coucher et lui lava les pieds dans un grand bassin d'eau chaude et parfumée. L'humble pèlerine eut beau se défendre, la chambrière avait reçu des ordres formels qu'elle tenait à exécuter scrupuleusement. Elle divisa en deux belles tresses l'opulente chevelure de la montagnarde et y plaça adroitement deux ou trois fleurs naturelles ; puis, après lui avoir donné du linge et une belle robe elle se retira en lui recommandant de s'habiller au plus vite. Brigitte accepta le linge, mais elle refusa la robe et les objets de luxe que ses bienfaiteurs désiraient y ajouter ; sa petite robe de dimanche lui suffisait.

Quand elle entra dans la salle à dîner, elle fut accueillie par un murmure d'admiration, ce qui fut loin de lui faire plaisir et elle regretta presque d'avoir accepté l'invitation de ses trop brillants protecteurs.

UNE VILLE ENDETTÉE.

La ville de New-York agrandie à une dette d'environ 227 millions de dollars, déduction faite du fonds d'amortissement.

L'homme n'est grand qu'à genoux. En s'agenouillant, il témoigne qu'il ne peut tenir tout entier dans l'exiguïté de lui-même !
L. Veullot.